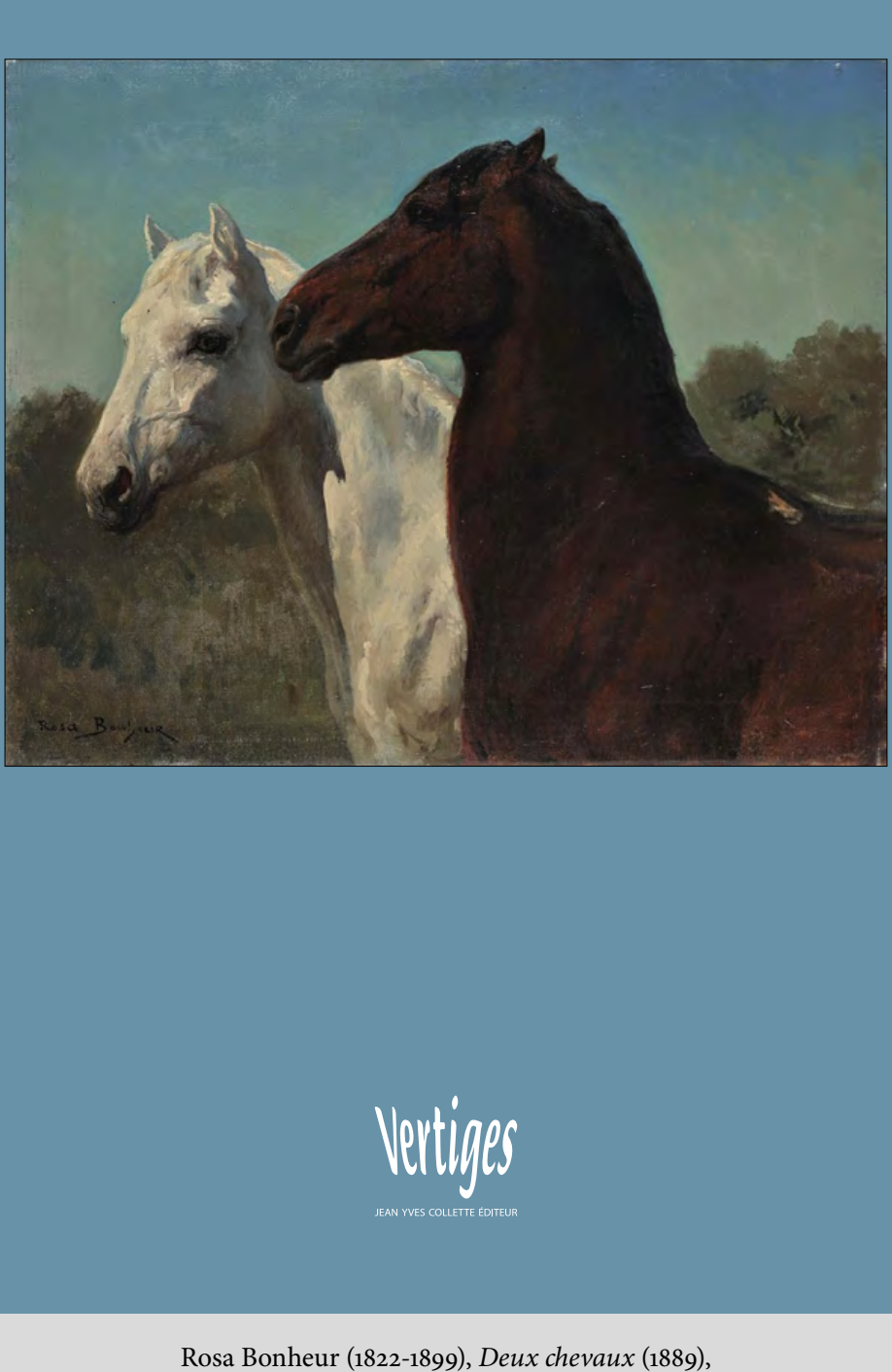
Gabriele D’Annunzio

La Belle-Sœur



Vertiges
JEAN-YVES COLLETTE ÉDITEUR

Rosa Bonheur (1822-1899), *Deux chevaux* (1889),
Galerie nationale, Athènes, Grèce.

Béatrice Romaine Goddard (1874-1970),
Gabriele D’Annunzio, le poète en exil (1912),
Musée national d’art moderne, Paris, France.

LA BELLE-SŒUR

I

— BONNE SANTÉ, *donna* Clara !

Ce souhait matinal la faisait sourire tristement ; car elle avait conscience que la santé l’abandonnait peu à peu, pour toujours peut-être.

Elle essayait de rester encore debout, de maintenir debout sa grande machine osseuse contre la faiblesse croissante. Elle paraissait si forte, malgré le réseau serré des rides, malgré le beau diadème des neiges séniles ! Et puis, les délices du printemps venaient de commencer, si douces en cette campagne où elle vivait depuis tant d’années ; elles venaient de commencer, ces bonnes tiédeurs attendues qui la guériraient, qui la sauveraient sans doute. Il suffirait qu’elle eût l’énergie de ne pas céder à cette langueur, de ne pas se laisser abattre ; il suffirait que la brise nouvelle lui entrât dans les poumons, lui accélérât le sang. Cette confiance lui revivifiait l’esprit, la rendait presque joyeuse, lui faisait aimer les clameurs enfantines dont Ève égayait les chambres, lui faisait aimer les roulades dont les chansons de sa bru emplissaient les voûtes.

Ce parfum d’humaine jeunesse qui montait autour d’elle, cette bénignité de la saison naissante l’excitaient, lui donnaient le ressort que donnent momentanément certaines liqueurs, le tumultueux soulèvement de vie qu’éprouve un malade quand il entend passer une joyeuse fanfare. Et pourtant, au fond de tout cela, il y avait quelque chose d’amer : l’aigreur qui naît immanquablement des conflits. Lorsque sa bru, en la voyant blême dans la zone de soleil qui traversait les vitres de la fenêtre, s’arrêtait de fredonner, prise de ce respect compatissant qu’ont les sains pour les malades, et lui demandait si vraiment elle se sentait bien, *donna* Clara répondait :

— Oui, Françoise, je me sens bien. Vous pouvez chanter. Mais le ton sourd de sa voix révélait une irritation contenue ; et Françoise s’en apercevait.

— Voulez-vous, mère, que je fasse préparer votre lit ?

— Non, non.

— Vous n’avez besoin de rien ?

— Mais non, de rien…

L’impatience la gagnait. Elle ouvrait les croisées et posait les coudes sur l’appui, avide de respirer à longs traits l’air et la santé. Ou encore elle appelait Ève, sa petite-fille, qui se jetait contre elle avec l’aveugle brusquerie des enfants ivres de tapage, rieuse, le visage rouge de chaleur dans une abondance de cheveux blonds.

— Oh ! grand’mère ! criait la fillette, insouciante du mal que faisait aux genoux de la vieille femme le heurt de sa course.

Et, tandis qu’Ève se reposait, *donna* Clara aimait à plonger ses longs doigts aristocratiques dans la vitalité de cette chevelure qui exhalait le parfum naturel de l’enfance, comme dans un bain salutaire. Pendant un instant, cette expansion de tendresse lui faisait du bien ; pendant un instant, elle sentait se répercuter en elle-même, venue de ces petits membres tout vibrants encore des jeux antérieurs, une sensation de joie inconsciente ; ou, pour mieux dire, elle sentait qu’en ce petit corps quelque chose de son être propre revivait par transmission héréditaire, et cela lui était une jouissance. Elle relevait la tête de la fillette ; elle voulait regarder dans ces yeux purs et profonds qu’agrandissait un émerveillement presque continuel.

— Elle a les yeux et le front de Valère, n’est-ce pas, Françoise ?

— Oui, mère ; c’est-à-dire votre front et vos yeux.

Alors, sur la figure de *donna* Clara, les rides se groupaient comme des rayons, illuminées par la complaisance du sourire.

Ensuite, lorsque la fillette, reprise d’une frénésie de turbulence, glissait sous la caresse en fuyant, *donna* Clara restait stupéfaite, comme quand on sent dans quelque partie de l’organisme s’évanouir une excitation agréable et qu’on appréhende de faire un mouvement qui dissiperait l’extrême ondulation du plaisir. Peu à peu, l’effort pour tenir bon contre l’alanguissement devenait pénible ; l’obstination à résister cédait petit à petit. Et d’abord, une inquiétude vague qui prenait par degrés la forme de la crainte ; puis une véritable terreur, la terreur de celui qui, ayant épuisé son courage, se voit sans ressource en face du péril, étreignit et paralysa sa vieille âme. Son corps avait besoin de s’étendre, de ne plus peser sur les muscles affaiblis ; en appuyant sa tête au dossier du fauteuil et en relâchant ses membres, elle éprouvait un soulagement. Mais ce grand lit sombre, clos tout autour par des rideaux de damas vert, ce grand lit qui occupait à lui seul toute la chambre et où son mari était mort cinq ans auparavant, ce lit la glaçait d’épouvante. Jamais maintenant elle ne consentirait à s’y coucher ; il lui aurait semblé qu’elle s’ensevelissait pour toujours et qu’elle suffoquait. Au contraire, dans son effarement, elle gardait la soif de l’air libre et de la pleine lumière ; et elle haïssait la solitude, parce qu’elle avait l’illusion que le contact et la vue des choses fortes, jeunes et gaies lui procureraient un lent renouveau.

Aussi, lorsque Gustave, son fils cadet, l’eût persuadée avec douceur, elle voulut qu’on lui dressât un petit lit dans la chambre d’angle, au-dessus du grand toit de l’orangerie, entre l’orient et le sud, là où le ciel se voyait et où deux larges fenêtres s’ouvraient aux invasions du soleil.

À peine y fut-elle installée, à peine eut-elle conçu le pressentiment que peut-être elle ne se relèverait jamais plus, la terreur fit place chez elle à un calme singulier. Maintenant, elle attendait ; et rien n’était plus triste que cette longue attente, que ce lent dépérissement d’une créature humaine, que cette sûre consécration à la mort.

La nouvelle chambre avait les parois nues et l’aspect d’un lieu jusqu’alors inhabité. À travers les vitres de l’une des fenêtres, on apercevait l’extrême limite de la plaine et la ligne sombre des collines, et, derrière les collines, sur le vif du ciel, le profil du Montecorno, cette douce figure de déesse couchée qui, sous la neige, ressemble à une immense statue de marbre abattue le long des Abruzzes, la protectrice de l’antique patrie que les matelots de la côte saluent avec une effusion d’amour, comme jadis les marins du Pirée saluaient la lance d’Athênê. Sous l’autre fenêtre, une file d’orangers se chauffait aux bons soleils.

Et les jours passaient. Valère absent ne reviendrait que dans deux mois, dans trois mois peut-être. Du lit de la malade, le silence se propageait par toute la maison : c’était cet étouffement ou cet affaiblissement de tous les bruits et de toutes les voix qui se fait autour des malades pour n’en pas troubler le repos. Le médecin, un petit homme à la face toute rasée, presque luisante, venait chaque soir à la même heure, un peu avant le coucher du soleil. Les ombres commençaient à envahir la chambre, coupées parfois d’une dernière lueur qui entrait par la fenêtre du milieu et venait effleurer le lit. Un domestique apportait une lampe couverte d’un grand abat-jour vert. Après le départ du médecin, Gustave et Françoise restaient dans la chambre, assis auprès du lit, silencieux, attristés par cette lumière égale, attentifs aux voix affaiblies qui venaient jusqu’à eux du lointain des campagnes. Ève, pliant la tête sous le poids du sommeil, inondait les genoux maternels d’un flot de cheveux à travers lesquels l’haleine s’exhalait sans qu’on vît la bouche. Et, sur ces genoux immobiles, ces cheveux formaient une soyeuse masse palpitante.

— Touchez-les, dit un jour Françoise à son beau-frère, en les caressant avec une complaisance de mère heureuse.

Sans se lever de sa chaise, Gustave se rapprocha par une inclinaison du corps et y plongea légèrement les doigts. Dans ce geste, leurs mains eurent une rencontre fugitive. Tous deux, au contact, les retirèrent par un mouvement instinctif. Puis ils se regardèrent avec la curiosité surprise de gens qui viennent de découvrir par hasard une chose jusqu’alors imprévue et occulte ; auparavant, ni l’un ni l’autre ne se doutait qu’une étincelle pût jaillir de ce rapprochement d’épidermes. Et ils regardèrent en même temps la vieille femme. *Donna* Clara dormait ; elle fermait les yeux et devait dormir. Ils restèrent quelques instants à écouter cette respiration un peu rauque, qui aggravait le silence.

— Oh ! maman ! murmura la voix d’Ève, dont la petite face émergea d’entre la blondeur, boudeuse dans la confusion maussade du premier réveil.

II

ALORS NAQUIT en ces deux natures différentes un étrange sentiment mêlé de regret et de crainte, au fond duquel commençait à se préciser un vague émoi de convoitises. C’était comme dans le sommeil, lorsque, des régions internes où dorment les fantômes des sensations passées et les débris des images oubliées, commencent à surgir de confuses visions ; c’était comme dans une eau reposée et limpide, lorsque le heurt d’un corps soulève des dépôts accumulés depuis longtemps. Alors certains petits faits antérieurs réapparurent à leur mémoire sous un jour nouveau, prirent des significations qu’ils n’avaient pas eues à l’origine, des aspects qu’ils n’avaient pas présentés à l’origine.

Françoise était arrivée depuis un peu plus d’un mois chez sa belle-mère, pour y demeurer durant l’absence de son mari ; ses sept années de mariage, elle les avait passées presque entièrement à Naples avec Valère. Elle se rappelait maintenant que, le jour de son arrivée, après avoir embrassé *donna* Clara, elle avait offert son front à Gustave, et que Gustave y avait mis un baiser en rougissant dans sa sauvagerie d’ermite. Puis, un matin, comme elle était assise avec Gustave sous les orangers et que Gustave lui lisait dans un journal une tragique aventure d’amour, elle avait, en riant et en découvrant par ce rire le rose de sa gencive supérieure, commencé à réciter : « Nous étions seuls et sans aucun soupçon… » par simple badinage, en riant, avec sa belle insouciance transcendante ; et le rire donnait une expression fine à son visage, à ce pur ovale de miniature indienne où la fente des yeux se relevait légèrement aux angles vers les tempes et où les sourcils, peut-être trop arqués et trop écartés des paupières, donnaient à la physionomie un air singulier d’enfance.

Un autre matin, Ève, prise d’une de ses coutumières ivresses de turbulence, avait voulu que Gustave la portât dans l’avenue sur ses épaules en courant sous les arbres qui commençaient à rebourgeonner ; et ensuite, sitôt qu’elle avait vu sa mère apparaître au fond, un nouveau caprice lui était venu : elle avait voulu que Françoise entrelaçât ses mains à celles de Gustave, et, sur les mains entrelacées, elle s’était assise en entourant de ses petits bras le cou de l’un et de l’autre et en leur poussant des cris aigus dans les oreilles.

Tous ces faits insignifiants et d’autres encore se représentaient maintenant à la mémoire de Françoise, modifiés et avivés. Cette nuit-là, après le premier trouble et la première résistance aux tentations de rêverie malsaine, alléchée par le subtil parfum de faute qui montait du fond de toutes ces choses pour irriter sa sensibilité de femme jeune, elle s’abandonna peu à peu sur la pente. Et, au moment où elle cédait au sommeil, à cette minute où l’activité de la conscience s’affaiblit dans le relâchement des nerfs et n’a plus le pouvoir de diriger et de modérer les élans de l’imagination, une langueur la fit glisser par le désir jusqu’au bas de cette pente vers le doux péché de la fille de Guido.

D’ailleurs, ce n’aurait pas été le premier des péchés de Françoise. Elle était parvenue dans le mariage au point inévitable où la plupart des femmes, pour maintes joyeuses raisons que le médecin Rondibilis expose au bon Panurge, succombent. Déjà elle avait traversé passagèrement deux ou trois amours sans rien répandre sur son passage qu’une irradiation de jeunesse ; et elle avait continué son chemin sans blessure. C’était une de ces natures féminines chez lesquelles la mobilité de l’esprit et la facilité des sensations soudaines tiennent la passion à l’écart, une de ces natures qui répugnent à souffrir par la même vertu intime qui préserve les métaux nobles contre la corrosion des oxydes. Elle apportait dans l’amour une sensualité fine et presque ingénument curieuse de l’apparence ; et c’était cette curiosité même qui rendait singulier son caractère d’amoureuse. Lorsque les hommes – deux ou trois – étalèrent à ses genoux la banale éloquence de leur cœur, elle les regarda de ses beaux yeux en amande, attentivement, non sans une légère pointe d’ironie, avec l’air d’écouter si, par hasard, ils ne trouveraient pas un jour quelque accent nouveau, quelque expression nouvelle. Ensuite elle sourit et céda, ou, pour mieux dire, elle s’octroya avec une sorte de condescendance nonchalante. Les grands élans et les grandes ardeurs la choquaient ; elle ne voulait pas la fièvre, elle ne comprenait pas certaines brutalités du plaisir. Elle préférait la comédie gaie, de bon goût, pétillante et bien jouée, au grand drame déclamé maladroitement. C’était la conséquence d’un tempérament heureux et aussi d’une éducation artistique peu commune ; car, chez les femmes saines, le goût sain de l’art engendre à la longue une sorte de scepticisme aimable et d’inconstance joyeuse qui les défend contre la passion.

Par contre, à vingt ans un peu passés, Gustave avait presque toujours vécu à la campagne près de *donna* Clara, obscurément, sans autre amour que celui des chevaux fougueux et du grand lévrier blanc hérité de son père. Il avait l’esprit inculte, irrésolu, traversé parfois de mélancolies vagues, secoué par des orages imprévus. Les âpres effervescences étouffées de la puberté revenaient parfois s’insurger en lui avec une obstination vitale pareille à celle des racines de chiendent qui tracent dans le sol. Aussi, lorsque l’étincelle jaillit, tout ce qu’il avait de forces latentes se déchaîna-t-il avec une violence insolite. La nuit, une angoisse énorme l’écrasa de tout son poids, une angoisse où déjà le remords aiguisait son dard, où déjà se faisait jour un sombre pressentiment de malheurs, où mille fantômes se dressaient, devenaient gigantesques, le poursuivaient sans répit. Il avait la sensation de suffoquer ; il entendait toute la chambre s’emplir des battements de son cœur et, dans ce fracas, passer comme des appels : les appels de sa mère. – Sa mère ne l’avait-elle pas appelé de la chambre voisine ? Ne l’avait-elle pas senti souffrir ? – Il se leva sur les coudes dans les ténèbres et tendit l’oreille, sans pouvoir distinguer aucun son parmi ce bourdonnement. Incertain, il alluma une lampe, franchit la porte, s’approcha du lit de la malade. Et elle, blessée aux yeux par cette lumière, se détourna vers la ruelle.

— Que veux-tu, Gustave ?

— Tu ne m’as pas appelé ?

— Non, mon enfant.

— Je croyais, mère, avoir entendu…

— Non. Va dormir. Que Dieu te bénisse, mon enfant !

III

LE LENDEMAIN MATIN, Gustave redescendait lentement par l’avenue en compagnie de Famulus, le grand chien de neige, qui le suivait avec ce balancement de danse si souple et si élégant qu’ont les lévriers. C’était une de ces matinées virginales du printemps renaissant, où la campagne qui s’éveille a comme une indolence de convalescente. Quelque chose de laiteux, une clarté très claire circulait dans la verdure sous les arbres ; et, sur la masse feuillue, le soleil mettait un rayonnement blond et rose, un frémissement imperceptible. La vieille terre des Abruzzes s’attendrissait.

Là-bas, au bout de l’avenue, sur le vert profond des orangers, Gustave apercevait une tache blanche semblable à celles que font les statues dans les parcs. Il braqua les yeux : et au même moment le chien, comme s’il eut flairé une proie, le quitta d’un bond avec des élans prodigieux d’antilope en course.

— Famulus ! Ici, Famulus !

C’était la voix de Françoise à travers le bosquet. Droite, elle attendait que le lévrier la rejoignît, en faisant claquer les doigts, en jetant dans la brise ce vibrant appel. Gustave arriva près d’elle lorsque, déjà penchée vers le chien, elle en serrait le museau effilé entre ses mains caressantes : toute belle dans sa robe du matin dont les plis opulents laissaient deviner la vivante souplesse de son corps, avec les cheveux de la nuque ramenés et noués au sommet de la tête comme dans certains portraits du temps de l’Empire, ainsi courbée vers l’animal qui, couché sur le dos, agitait ses pattes minces et nerveuses en lui montrant son maigre ventre couleur de chair.

— Bonjour, madame.

— Bonjour, Gustave, répondit-elle en se redressant d’un mouvement vif.

Elle avait une légère rougeur au visage, parce qu’elle s’était penchée. Et, tandis qu’elle lui tendait la main, elle le regarda curieusement de ses yeux mi-clos ; car, au sortir du lit, elle avait retrouvé sa belle sérénité habituelle. Puis, changeant par plaisanterie l’intonation de sa voix :

— D’où venez-vous, monsieur ? reprit-elle.

Gustave comprit et sourit. Par une timidité d’enfant craintif il l’avait saluée sans l’appeler par son nom. Et il le regrettait maintenant ; et il voulait parler avec assurance, dire beaucoup de choses.

— Je viens de loin, Françoise. Je suis sorti à l’aube : j’ai emmené Famulus avec moi. L’air piquait. Nous avons pris par les champs, nous avons traversé le bois de pins… Le bois est tout fleuri de violettes, et le parfum de la résine s’y mêle au parfum des fleurs… Si vous sentiez ! Nous y viendrons à cheval un de ces jours, quand il vous plaira… Nous avons aussi passé par la ferme, sous les collines ; la prairie est toute baignée de rosée. De toutes parts, des lapins s’échappaient ; Famulus en a attrapé un par le cou, mais je le lui ai fait lâcher. Après un long tour, nous avons regagné l’avenue. Famulus vous a découverte de loin et a couru au-devant de vous pour vous lécher les mains. Vous lui donnez trop de sucre, à ce vieux gourmand ; vous le gâterez, Françoise…

Il parla encore, parce que Françoise l’écoutait. Tout à coup, Ève apparut en criant d’un air épouvanté :

— Viens vite, maman ! Grand’mère va mal !

Ils accoururent ensemble. Ils trouvèrent *donna* Clara sur son lit, en proie à une de ces crises algides qui la faisaient trembler toute et qui lui secouaient ses pauvres os. Elle ne pouvait parler ; une pâleur presque livide lui couvrait la face ; son menton battait rapidement ; ses yeux semblaient perdus dans les orbites sous la paupière à demi fermée. Il n’y avait rien à faire pour la secourir : il fallait attendre que cela passât. Gustave lui tenait sa main chaude sur le front glacé, avec une expression de crainte et de tendresse, suspendu à ce pauvre visage blêmi, mettant sur ce visage, la chaleur de son haleine ; et, de temps à autre, il l’appelait tout bas en rapprochant sa bouche des oreilles de la malade. Elle devait entendre ; car, dans le globe jaunâtre de ses yeux, l’iris réapparaissait alors vers les angles, et, sur ses lèvres, un vain effort pour sourire luttait contre le battement convulsif. Le soleil n’entrait pas encore dans la chambre ; un flamboiement d’or se brisait sur les vitres closes. Peu à peu, chez la malade, le frisson s’apaisait, et elle ouvrit deux ou trois fois la bouche pour aspirer l’air, faiblement. À mesure que la chaleur la pénétrait, la pâleur se faisait plus douce sur son visage. Elle tourna les yeux vers les personnes qui étaient à son chevet ; elle réussit enfin à sourire en abaissant les paupières, sans parler. Une lassitude immense envahissait tout son être ; et, dans cette prostration, elle conservait encore la sensation du froid grelottant qui l’avait transie ; tandis que, à l’aspect de la croissante allégresse de cette matinée printanière, un amer regret, le regret de choses irrémédiables, sanglotait en elle. C’était fini ; elle était vieille, elle devait donc mourir. Et la lassitude devenait plus envahissante : un égarement des sens, une tiédeur lourde la gagnaient de la tête aux pieds.

— Elle s’assoupit, chuchota Françoise.

— Non, elle s’évanouit ! dit Gustave, tout pâle ; car il avait senti les coups de la vie faiblir aux poignets de sa mère.

— Courez, Gustave. En haut, dans ma chambre, près du lit, vous trouverez une fiole de cristal. Apportez-la-moi.

Il alla ; il monta l’escalier en courant et entra dans la chambre. Malgré l’émoi filial, une vive impression d’odeur et de fraîcheur le frappa au visage et le fit tressaillir : une impression de lumière rosée, de grand poudroiement rosé où nageaient encore les exhalaisons tièdes du bain, où vivait encore ce parfum naturel de la peau féminine qui trouble les plus chastes. Il chercha la fiole près du lit, mais il la chercha sans regarder : sur le lit, les couvertures rejetées laissaient voir le drap très blanc où restaient les empreintes du corps qui s’y était couché. Et de là émanait l’odeur de Françoise, son odeur habituelle.

En cherchant, il mit les mains sur quelque chose de moelleux. C’était peut-être une chemise enroulée, un linge qu’elle devait avoir porté déjà. Ses mains en gardèrent peut-être l’odeur.

Il trouva la fiole, sortit, redescendit en courant.

IV

… MIDI À PEINE SONNÉ. La veille au soir, ils avaient décidé enfin d’aller à cheval jusqu’au bois de pins. Cette après-midi de mars mourant était délicieuse.

Ils prirent la grande route. Ils chevauchaient côte à côte, au trot de chasse, d’abord sans rien dire. Gustave retenait son bai un peu en arrière, pour regarder la silhouette mince et droite de Françoise qui, serrée dans son amazone noire, avec la masse de ses cheveux châtains ramassée sous un chapeau élégant, maintenait son alezan à cette allure légère par une ferme étreinte de sa main gantée. Elle était tout attentive au plaisir de sentir le vent sur sa face, de sentir la bête frapper d’un pied nerveux le sol élastique et sonore. Lorsqu’une boucle de cheveux lui agaçait les yeux, elle la renvoyait sur les tempes d’un mouvement vif de la tête. De son stick, elle donna un coup sur la haie qui bordait la route, en pliant la taille de côté ; et un vol d’oiseaux s’enleva bruyamment dans l’azur, dans cet azur imprégné de la même douceur diffuse qui, après l’orage, rit entre les nuées sur la campagne stupéfaite. En ce moment, on sentait dans la campagne comme l’influence pacifique de la *Déesse des neiges,* de cette figure lointaine qui était la ligne la plus grandiose du paysage environnant. Il y avait dans les champs des laboureurs épars.

— À droite, Françoise ! avertit Gustave en poussant son cheval en avant.

À leur rencontre venaient deux paires de bœufs sous le joug, avec des houppes rouges au harnais, dételés tout à l’heure sans doute et conduits par une sorte de vieux faune qui tenait les cordes en main.

L’alezan rompit le trot et se mit à galoper sur place. Françoise serrait les rênes, penchée dans une attitude hardie pour regarder les jambes fines de l’animal en ce jeu plein de grâce. Gustave, émerveillé, lui disait que son alezan saurait galoper sur un louis d’or. Alors une envie de course aventureuse vint à Françoise, et ses narines roses se dilatèrent à la senteur de la brise.

D’une voix brève et chaude, elle excita gaiement sa monture.

— Hop ! hop ! hop ! hurrah !

Les chevaux s’enlevèrent d’un même élan avec une fringante animation qui croissait. Les belles et jeunes bêtes avaient aussi flairé le printemps.

— Hop !

L’écuyère s’animait à son tour ; la brise fraîche, presque froide, mettait une rougeur sur son visage, mettait une crispation sur ses lèvres qui laissaient entrevoir les dents et un peu de la gencive supérieure. Elle avait une de ces heureuses oubliances qu’ont les personnes saines lorsqu’un exercice de force et d’agilité les réjouit et les agite de vives sensations. Et, comme la joie engendre une disposition naturelle à la bonté expansive, elle se sentait maintenant attirée vers Gustave qui galopait près d’elle, et elle sentait que cette effusion de bien-être créait entre eux un lien.

— Hop !

Ils ne se regardaient pas, mais ils éprouvaient le profond enchantement qu’on éprouve quand on se regarde dans les prunelles. La route tournait en faisant un coude : à leur passage, un petit pont jeté sur un canal résonna ; dans le fond, la tache noire des sapins mettait sur le ciel la même ondulation montante qu’ont les dos d’une troupe de bétail en marche, par exemple d’un troupeau de brebis.

— Les pins ! cria Gustave le premier, en tendant son stick dans la direction du bois.

La brise apportait un parfum de résine. Et le cavalier, se courbant un peu vers sa compagne, dit :

— Aspirez, Françoise. Cette odeur fait du bien.

Il prononça ces simples mots avec un accent indescriptible, comme il aurait prononcé le début impétueux d’une ode érotique. La fête de sa jeunesse éclatait en jets de lumière : il ne la réprimait plus, il ne voulait plus la réprimer. Est-il une plus douce forme du bonheur que de chevaucher au flanc de l’aimée, à travers le printemps qui renaît, vers un but d’amour ? Ces insurrections de liberté sauvage qu’ont dans le sang les hommes habitués à vivre hors de la communauté légale des autres hommes lui faisaient maintenant oublier son frère. La femme de son frère était belle, et il voulait la conquérir.

— Hop !

Le bois de pins approchait. Dans la forêt des troncs élancés, le soleil pénétrait par coulées magnifiques ;

et c'était, à travers la clarté, des fuites lointaines de portiques fabuleux. Ils entrèrent au pas et laissèrent pendre les rênes sur le cou de leurs chevaux qui s'ébrouaient avec bruit, secouaient la tête ou rapprochaient les mors comme pour se faire des confidences. Des vols d'oiseaux effrayés s'enlevaient devant eux. Sur leurs têtes s'ouvraient de rares trouées de ciel où, dans le vert, l'azur se changeait en un violet suave.

Ils exploraient le bois. Dans le labyrinthe des troncs serrés, les chevaux ne pouvaient pas marcher de front. Françoise allait devant, un peu lassée par la course, en caressant de sa main ouverte le cou fumant de l'alezan. Gustave venait derrière, silencieux. Il montait des buissons un parfum aigu de fleurs qu'on ne voyait pas, un parfum qui les troublait et leur donnait des désirs. Ils étaient dans une de ces étroites clairières, presque toujours en forme de cercle, où l'on peut boire le charme de la forêt comme un vin âpre dans une coupe rustique.

— Gustave, regardez cette fleur ! s'écria Françoise en la désignant du doigt. Si vous voulez tenir mon stick, je la cueillerai moi-même.

Elle tendit le stick, se plia, se pencha agilement du haut de la selle, tandis que son alezan frappait le sol de sa jambe arquée.

— Ceci, dit-elle, est une chose qui ne manque jamais de survenir dans toutes les chevauchées à deux, romanesques ou réelles. Mettons-y donc de l'élégance !

La fleur était une petite fleur rouge, d'un parfum subtil.

— Sentez-la, Gustave.

Et elle la lui approcha des narines.

Une tentation... Gustave lui effleura les doigts de sa bouche ardente, tout tremblant. Elle ne dit rien ; mais son visage s'altéra un peu, et elle poussa en avant son cheval.

— Écoutez, Françoise ! Une minute ! cria le jeune homme derrière elle en poussant aussi sa monture.

Et ce fut comme une poursuite à travers la périlleuse épaisseur des arbres, un galopement sonore sur les pommes de pin sèches entre les buissons. Un des bras de Françoise heurta un tronc, d'un coup sec.

— Arrêtez ! Arrêtez ! Vous vous faites mal !

Elle était arrivée dans un fourré où son cheval refusait d'avancer. Les grands pins se dressaient, sveltes et inflexibles, sous la nef du bois. Tout autour, dans l'illumination verte, des arbres, des arbres, des arbres.

— Arrête-toi !

Et ils se trouvèrent tous deux face à face, pâlis, hésitants, tandis que leurs chevaux piaffaient, agacés par le mors.

— Vous vous êtes heurté le bras. Souffrez-vous ? demanda Gustave d'une voix rauque et douce.

Il contraignit son cheval à se rapprocher, prit légèrement le bras de Françoise, déboutonna le poignet de la manche. Françoise laissait faire, regardait. La manche de l'amazone était si étroite ! Entre le gant et le drap noir se découvrit un poignet rond, neigeux, rayé de veines comme la tempe d'un enfant. Gustave serrait ce poignet d'une main et, de l'autre main, il essayait de remonter la manche. Son cheval secouait les rênes qu'il lui avait laissées sur le cou.

— Voici !

Près du coude, le bras avait une tache rouge qui commençait à bleuir, une méchante petite meurtrissure dans la finesse de la peau veloutée et duvetée. Gustave voulait baiser la tache. Mais Françoise, rapidement, très belle en ce geste rapide, offrit sa bouche au frère de l'absent, tandis que les chevaux piaffaient, agacés.

Ils revinrent sur leurs pas pour sortir de la forêt. Le crépuscule incendiait le sous-bois, où les dernières lueurs venaient mourir parmi les colonnades des sylvestres portiques. Et plus loin, dans le pré humide, le trot des chevaux effraya les lapins blancs et gris, qui s'enfuirent la queue dressée et disparurent au milieu de l'herbe nouvelle.

V

AU RETOUR, lorsqu'ils entrèrent dans la chambre de *donna* Clara, cette odeur singulière qui imprègne l'air respiré par les malades leur frappa désagréablement les narines ; car ils conservaient encore l'impression vive des senteurs forestières et du vent vespéral qui soufflait sur la prairie.

Donna Clara fut quelques instants sans ouvrir les yeux, étendue sur le dos, dans une de ces somnolences agitées qui la prenaient vers le soir. Elle était là ; elle avait sur la figure quelque chose de cave, une expression d'égarement comme quand on a perdu connaissance. Un bandeau blanc lui couvrait le front ; les couvertures lui arrivaient jusqu'au menton ; de toute cette blancheur mélancolique sortait un profil presque diaphane au nez aminci, et les formes longues du corps allaient se perdre sous les plis du drap.

Françoise et Gustave restaient debout de chaque côté du lit, en face l'un de l'autre, sans lever les yeux : ce corps de vieille femme endolorie les divisait, les éloignait. Même en présence de cette détresse, ils sentaient une impatience les tenter, l'impatience de celui qu'un désir talonne et qui est obligé de subir un retard fâcheux. Désormais, une force les poussait l'un vers l'autre. Mais Gustave entendait la voix filiale l'avertir tout bas que cette impatience était cruelle : et, pour y échapper, il s'adressait les reproches et les exhortations intérieures que les hommes émus d'un sentiment coupable s'adressent à eux-mêmes sur le théâtre de leur conscience. – Cette pauvre malade n'était donc plus sa mère ? Il ne ressentait donc plus la même tendresse qu'autrefois ? Après l'avoir délaissée pendant des heures, il lui semblait donc pénible maintenant de rester un peu dans cette chambre pour la garder ? Que signifiait ceci ? Était-il tout d'un coup devenu méchant et insensible ? – Voilà ce qu'il se demandait à lui-même, mais sans attention d'esprit, comme s'il eût récité un rôle noble pour tromper la voix accusatrice. Les invincibles fantômes du récent après-midi d'amour le préoccupaient, l'absorbaient.

Enfin *donna* Clara ouvrit les yeux, lentement, avec peine. Elle ne dit rien ; elle ne répondit aux questions que par un léger abaissement de paupières et par un sourire vite effacé. La vue de Gustave et de Françoise ne la réconfortait pas ; bien plus, une source de tristesse lui montait dans l'âme, parce qu'il lui semblait qu'ils l'avaient abandonnée trop longtemps. Ce jour-là, elle avait entendu au bas du perron le rire de Françoise, la voix de Gustave, puis le galop des chevaux se perdant au loin. Et elle était restée seule.

Un peu plus tard, Ève était entrée en courant.

— Écoute, ma bonne Ève. Ouvre cette fenêtre.

La fillette avait pris un air grave d'infirmière. Mais, même en se haussant sur la pointe des pieds, elle ne parvenait pas à ouvrir.

— Appelle Suzanne. Tu ne peux pas.

— Oh ! grand'mère, qu'est-ce que tu dis ?

Et elle avait traîné une chaise dans l'embrasure de la fenêtre, pour ouvrir en montant dessus. Elle ouvrit. La grand'mère la regardait en souriant : dans le nimbe de poussière lumineuse qui montait du plancher, avec ses petits bras nus, elle avait la grâce agile d'une chevrette qui essaie d'escalader le talus d'une haie.

Par la fenêtre entr'ouverte un souffle tiède passa ; on entrevit la campagne tout inondée de soleil.

— Comme ceci, grand'mère ?

— Oui, ma bonne Ève. Viens.

La vieille femme sentait qu'elle s'attendrissait ; un besoin l'avait saisie d'étreindre sur son cœur cette douce masse de cheveux, d'y appuyer sa joue un moment. Son refuge, à elle, c'était l'adoration de cette tête enfantine.

Puis Ève aussi s'en était allée, là-bas, dans le jardin, pour courir sur le gazon. La fenêtre laissait passer un air trop vif ; le vent croissait ; les rideaux ondulaient et s'enflaient ; la lumière entrait, limpide et glaciale comme une eau de source. Alors un frisson avait commencé à secouer la malade ; elle s'était sentie reprise par ce froid nerveux qui la faisait souffrir. Elle avait eu à peine la force de prendre la sonnette pour appeler quelqu'un. Et c'était Suzanne, la femme de chambre grise comme une béguine, qui était venue lui poser sa main sèche sur le front en invoquant toutes les vierges du Ciel...

Françoise et Gustave rentraient donc seulement de la promenade ? Si tard ? Ils n'avaient donc plus pensé à elle ?

Françoise voulut rompre un silence qui lui pesait.

— Vous savez, mère ? Nous avons été au bois de pins.

— Ah !

— Il s'est fait tard sans que nous nous en soyons aperçus.

— Ah !

— Je vous ai apporté cette fleur.

La dernière phrase fit tressaillir Gustave. Cette fleur médiatrice avait gardé un parfum subtil qui vint jusqu'à lui ; et l'odeur réveilla le fantôme du baiser dérobé et de la clairière secrète.

Donna Clara tira de dessous les couvertures une main maigre et tremblante, pour prendre la fleur.

VI

EN CE MOMENT, la lune se levait avec lenteur d'entre les arbres, pareille à un grand fruit rose argenté ; et ses rayons sur les vitres de la fenêtre combattaient victorieusement la faible clarté que l'abat-jour vert envoyait de l'intérieur.

Donna Clara avait refermé les yeux. Après quelques minutes, comme Gustave et Françoise restaient debout sans parler, elle leur dit d'une voix faible :

— Vous devez être fatigués... Envoyez-moi Suzanne. Allez vous mettre à table.

Ils quittèrent la chambre, contents comme des enfants libérés d'une punition. Ils se regardaient dans les prunelles, en souriant.

— Oh ! mère, des oranges ! cria Ève en accourant au devant de Françoise et en lui étreignant les genoux dans un élan de joie, avec une orange serrée dans chaque main.

Et, agile comme un jeune chat, elle lui grimpa jusqu'à la taille, lui jeta les bras autour du cou, lui mit sur le visage une haleine embaumée par le suc des fruits.

— Veux-tu des oranges ?

Ils allèrent ainsi dans la chambre rouge et se mirent à table. Ève emplit le repas de ses exclamations, de ses grâces menues de fillette gourmande. Dans son inconscience, elle se faisait leur complice.

— Oh ! mère, pèle-moi l'orange.

La mère, pour ouvrir le fruit, enfonça dans l'écorce parfumée ses ongles fins et roses. Ses doigts se mouillaient du jus exprimé, et il lui restait aux ongles une légère coloration d'or. Ève regardait, avec une voracité de rongeur famélique. Quand le fruit fut pelé, elle fit à sa mère et à Gustave le sacrifice d'un quartier.

— La moitié pour chacun, dit-elle gravement. Mords, maman.

Françoise coupa la moitié du quartier avec les dents, souriante.

— Et toi, prends le reste.

Gustave prit l'autre moitié entre ses lèvres. Il eut une sensation délicieuse.

Dans la salle à manger, il y avait cette tiédeur qui émane de l'évaporation des mets chauds, cette tiédeur qui, après le repas, met dans le sang une paresse et une béatitude inerte. Une lumière paisible descendait du globe de la lampe suspendue.

Gustave se leva et alla vers la fenêtre pour ouvrir. Comme il n'avait presque rien mangé, sa sentimentalité de nouvel amant s'émut de la blanche clarté lunaire.

— Quelle lune merveilleuse ! s'écria-t-il.

Françoise eut un mouvement d'ennui : l'entrée de l'air froid troublait cette douce chaleur qui lui donnait un bien-être, secouait la nonchalance pleine de fantaisies errantes et de désirs mal définis où elle commençait à se bercer.

— Par charité, fermez, Gustave !

— Venez voir une seconde.

Elle se leva à regret ; elle s'accouda sur l'appui en frissonnant ; elle se ramassa toute, cacha ses mains dans les larges manches de sa robe, et, instinctivement, se rapprocha de Gustave.

Devant eux, dans l'immensité de la nuit, c'était comme une lente tombée de silence et de lumière qui, submergeant toutes choses, évoquait la vision indistincte d'un de ces fonds sous-marins où, parmi les grandes fleurs animales, s'agite un grouillement plein d'horreur. Les hautes montagnes couvertes de neige semblaient s'être rapprochées, avoir envahi la plaine ; on pouvait descendre par le regard dans toutes les gorges d'ombre, gravir toutes les cimes lumineuses. Elles paraissaient être les énormes vertèbres d'une terre dont le soleil se serait éteint depuis des siècles : elles donnaient l'image d'un pays sélénien vu à travers un télescope.

Ils regardaient, sans paroles. La majesté de ce spectacle naturel les dominait pour un instant. Ils se tenaient très rapprochés, se touchant avec les coudes, se touchant avec les genoux.

Derrière eux, Ève s'amusait à découper sur la table les écorces d'orange restées dans les assiettes, avec un babil déjà las, en attendant que le sommeil lui fermât les yeux.

Gustave glissa doucement les doigts dans la manche de Françoise et lui prit sous l'étoffe le poignet nu.

— Laissez, Gustave, laissez ! dit-elle.

Et comme elle se tournait en arrière, effrayée à cause d'Ève, ce mouvement fit qu'elle lui effleura le cou de son haleine.

Il n'entendait pas ; sous sa peau rafraîchie par l'air nocturne, il sentait monter à son visage tout le sang de son cœur, une flamme.

Il lui avait pris les deux mains ; il se penchait pour les couvrir de baisers.

— Non, Gustave ! Pas ici...

Il n'entendait pas, Françoise dégagea une main de l'étreinte : pour le repousser, elle lui plongea cette main dans les cheveux, lui releva la tête. Ensuite elle s'éloigna, revint vers la table. Elle tremblait toute.

— Quel froid ! dit-elle. Fermez.

Gustave tendit son front à l'air, resta quelques instants la poitrine inclinée dans la nuit. Il voulait apaiser ainsi son tumulte et son embrasement. Puis il ferma. Lorsqu'il se retourna, il était pâle, avec quelque chose de convulsé dans la bouche.

Françoise s'était réfugiée auprès d'Ève.

La fillette, vaincue par le sommeil avait penché le front sur la table, sur la nappe lumineuse. Elle était rose, toute rose, avec un vague sourire répandu sur le visage ; ses paupières closes étaient si diaphanes qu'elles laissaient presque transparaître le regard ; sa bouche ouverte, corolle immobile, était presque sans haleine.

— Elle dort, chuchota la mère en faisant signe à Gustave de marcher sans bruit.

— Je vais la monter dans la chambre, répondit Gustave tout bas.

En cette réponse, Françoise flaira l'embûche ; et elle sourit, avec un imperceptible plissement d'ironie dans la lèvre inférieure. Mais Gustave s'était rapproché ; avec précaution, il avait enlevé sur ses bras le petit corps inerte d'Ève. Et ils montaient l'escalier, Françoise devant, Gustave derrière. La tête de la fillette pendait sur le côté, en découvrant la gorge délicate et en laissant pleuvoir les cheveux.

Une lampe brûlait dans la chambre au milieu de la voûte, avec une clarté presque lunaire. Le linge, les vêtements, tous les angles exhalaient des parfums flottants.

— Posez-la sur ce lit, ici.

Gustave installa la fillette. Déjà les bras lui tremblaient ; il sentait le parfum qui naguère l'avait fait tressaillir. Françoise se tenait penchée sur sa fille et la regardait dormir, en attendant que Gustave parlât.

Il ne parla point ; il la saisit dans ses bras à l'improviste, lui mit la bouche sur la nuque à l'endroit où étaient deux ou trois petits frisons blancs de poudre. Il avait dans les yeux cet éclat sombre, il avait sur la face cette sombre ardeur que Françoise reconnaissait. Mais Françoise ne voulait point de cela ; les violences la choquaient.

— Non, non, Gustave. Allez-vous-en, dit-elle, sérieuse, en se rajustant les cheveux sur la nuque. Soyez sage.

Alors toute la tempête qu'il avait dans le cœur fit explosion.

« Il l'aimait, il l'aimait ! Il se sentait devenir fou ! Qu'elle lui permît au moins de rester là une heure, agenouillé sur le tapis, dans cette chambre, dans ce parfum ! Il ne demandait rien de plus. Qu'elle eût cette bonté ! »

— Non ; allez-vous-en. Ève s'éveillerait.

Il insistait. « Ève était dans son premier sommeil ; elle ne pouvait pas s'éveiller. Il resterait là sans bouger. Qu'elle lui permît seulement de rester... encore un peu, encore un peu ! »

Il s'était rapproché, lui avait pris les poignets, la suppliait du regard, voulait la subjuguer lentement. Et Françoise sentait qu'elle céderait, parce qu'une vague douceur et une vague lassitude commençaient à la pénétrer.

Deux ou trois fois, prise d'inquiétude parce que Gustave l'avait saisie à la taille et l'attirait vers lui, elle promena les yeux autour d'elle. Une suprême révolte lui rendit des forces contre la langueur.

— Mais savez-vous bien, Gustave, que ce que nous faisons là est horrible ?

Gustave l'étreignit, chercha sa bouche. « Il l'aimait ! Il l'aimait ! »

VII

DÈS LORS, ils se laissèrent envelopper et entraîner : Françoise à cause de sa condescendance et de l'oublieuse frivolité de son caractère, Gustave à cause de son aveugle appétit d'amour. Et, comme l'amour surmonte et terrasse tout autre sentiment humain, ils abandonnaient maintenant la pauvre malade.

Ce qu'ils faisaient était coupable, et ils le faisaient naturellement. Dehors, la belle saison les alléchait, le grand air les réjouissait, la vitalité débordante de la terre végétale les pénétrait de toutes parts. À la maison, l'effort d'attention pour assourdir la moindre parole, pour étouffer le moindre bruit, les dégoûtait et les irritait. Ils sortaient, s'oubliaient, restaient absents pendant des heures ; ils préféraient les sites écartés, les retraites abritées par les arbres, les sentiers perdus au milieu des plantations. Gustave apportait aux rendez-vous la fougue de sa passion, toutes les impétuosités de sa nature presque vierge ; Françoise y apportait sa belle mobilité d'attitudes, les petites cruautés de son calme, le raffinement aristocratique de la sensation. Par instinct, ils se dérobaient à toutes les choses et à toutes les occurrences qui auraient pu les conduire à faire un retour de conscience sur eux-mêmes. Au moment de sortir, l'un d'eux disait presque toujours à l'autre, en manière de justification :

— Elle paraît aller mieux, n'est-ce pas ? Elle n'a pas poussé une seule plainte.

Et ils partaient.

Mais *donna* Clara, dans sa chambre nue, en face de la splendeur que les croisées mi-closes versaient sur le plancher, avait au cœur une grande désolation sombre qui la tuait : elle se sentait finir. D'abord, elle n'avait rien soupçonné ; elle attendait dans son lit, sur le dos, pendant des heures, de longues heures, en proie à son mal, les yeux troubles et déjà vides de regard, les extrémités glacées, comme si la mort eût déjà commencé pour elle en cette agonie lente et sans sursauts. Par instants, elle avait dans les mains un tâtonnement inquiet et incertain, une vaine contraction de doigts qui cherchent à prendre. Alors elle voulait boire ; elle demandait une tasse de tisane pour s'ôter la sécheresse de la gorge. De temps à autre, Suzanne venait se montrer sur la porte ; elle s'approchait, elle portait la tasse à la bouche de la malade en lui soutenant la nuque d'une main.

— Où sont-ils ?...

— Eh ! madame, est-ce qu'on peut savoir ?

Donna Clara tressaillait. Suzanne avait prononcé ces mots avec un accent ambigu ; puis, d'un geste discret et presque furtif, elle s'était signée... « Où allaient-ils ? Que faisaient-ils si longtemps dehors ? Oh ! c'était donc pour cette chose !... » Une lumière subite l'éclaira ; et, avec le soupçon qui grandissait formidable, une colère violente la saisit brusquement. « Oh ! c'était donc pour cette chose ! Oh ! les infâmes, les infâmes ! »

En ce moment, Ève entrait de son pas léger, portant une botte de fleurs dans ses bras nus jusqu'aux coudes. Elle vint près du lit, souriante, avec sa grâce de chevrette agile. Mais, lorsqu'elle se sentit saisir la tête par les mains moites et brûlantes de la vieille femme ; lorsqu'elle sentit sur ses cheveux, sur son cou, sur ses joues, une pluie de gouttes chaudes, une pluie de larmes ; lorsque, parmi les larmes, elle sentit que cette bouche sèche, à l'haleine mauvaise de malade, lui cherchait le front ; lorsqu'elle entendit le nom de son père entrecoupé par des sanglots déchirants ; elle s'effraya, elle essaya de se dégager, de prendre les mains qui la tenaient, de regarder la pauvre vieille au visage. Et elle criait en suffoquant :

— Qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce que tu as ?

FIN

La Belle-Sœur,
de Gabriele D'Annunzio (1863-1938),
nouvelle écrite en décembre 1883,
publiée sous le titre *Nell' assenza di Lanciotto*
dans le recueil *Il libro delle Vergini,*
à Rome, en 1884.

Traduction de l'italien par Georges Hérelle.

ISBN : 978-2-89816-403-3
© Vertiges éditeur, 2021
– 1404–

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2021

Lecturiels
www.lecturiels.org